

BUREAUX : RUE NAIN, 1.
Roubaix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT: M. DE...
Le Nord de la France
Trois mois...
Six mois...
Un an...
ANNONCES: 15 centimes la ligne

ROUBAIX, 21 MAI 1870

Le Journal officiel publie un rapport adressé à l'Empereur par le ministre du commerce et de l'agriculture sur les travaux de la commission supérieure de l'enquête agricole.

La commission ne pense pas qu'il y ait lieu de constituer des Chambres d'agriculture soit par département, soit par arrondissement, le rapport avançant, du reste, que « les sociétés et comices agricoles, en général, tous les établissements libres de ce genre qui se multiplient chaque jour sur les différents points de la France, sont préférables aux institutions officielles. »

Le ministre propose de créer un conseil supérieur de l'agriculture, élu par les conseils généraux, le raison d'un membre par département, et auquel le gouvernement aurait le droit d'ajouter un certain nombre de délégués.

Notre revêtrons sur ce travail, intéressant à tous égards, et dont nous prétendons tirer profit en faveur de la décentralisation productive et commerciale.

Né en 1780, c'est-à-dire âgé de 90 ans, et mêlé à tous les événements qui ont agité le Portugal depuis un demi-siècle, le maréchal duc de Saldanha devait éprouver le besoin du repos. Il n'en a pas eu ainsi, et nous le voyons aujourd'hui quittant les rangs de l'opposition politique, rentrer activement dans la politique en se mettant à la tête d'un pronunciamiento.

C'est dans la nuit du 19 mai, à une heure du matin, qu'a éclaté ce mouvement, au cri de : A bas le Gouvernement ! Le maréchal de Saldanha, à la tête de six bataillons, s'est emparé du fort Saint-Jean qui commande Lisbonne, il est ensuite parti, suivi d'un nombreux corps de troupes, au palais d'Alameda. Les soldats en étaient défendus par de l'artillerie et de l'infanterie ; un combat a eu lieu ; mais, comme il arrive assez souvent, les troupes n'ont pas tardé à fraterniser.

Le roi a appelé M. le duc de Loulé qui a donné sa démission et le maréchal de Saldanha, chargé de former un nouveau cabinet.

Le peuple crie : Vive le roi et l'armée ! A bas le ministère !

Les provinces sont très-agitées ; Oporto et plusieurs autres villes ont secondé le mouvement, ce qui lui ôte le caractère exclusivement militaire.

Le château est actuellement occupé par des paysans.

Les tentatives d'insurrections militaires qui ont eu lieu en Portugal, en ces derniers temps, nous avaient préparés aux événements que le télégraphe nous signale.

Cette fois-ci, toutefois, sans quelque événement qu'on verra le vieux maréchal, devenu presque centenaire, triompher, en 1870, de son ennemi le duc de Loulé, comme il triompha de Costa-Cabral en 1851.

Voilà donc le Portugal mis, comme l'Espagne, au régime des pronunciamientos ; nous le regrettons sincèrement. En effet, partout où existe le régime constitutionnel, le jeu naturel des majorités et des minorités suffit à l'action du gouvernement et aux légitimes satisfactions que l'opinion publique est en droit d'exiger successivement.

Au moment où ces faits se passaient à Lisbonne, la flotte espagnole, allant de Cadix à Vigo, se disposait à relâcher dans la capitale ; contre-ordre lui a été donné. On comprend que le gouvernement de Madrid ait craint d'éveiller certaines susceptibilités nationales.

EDMOND DUVAL.

HIER - AUJOURD'HUI - DEMAIN

La séance électorale de jeudi, à l'Académie, a été plus incertaine que d'habitude. On sait qu'il s'agissait de procéder à deux sections, en remplacement de M. de Pongerville et du duc de Broglie.

Les votants étaient au nombre de 28 et la majorité absolue de 15 voix.

Voici le résultat de la première de ces élections :

Premier tour de scrutin : M. Xavier Marmier, 9 voix ; M. de Loménie, 7 ; M. Roussel, 4 ; M. Edmond About, 3 ; M. Léon Laya, 2 ; M. Paul Lacroix, 2 ; M. Léon Halévy, 1.

Deuxième tour de scrutin : M. Xavier Marmier, 11 voix ; M. de Loménie, 7 ; M. About, 5 ; M. Roussel, 4 ; M. Lacroix, 1 ; et M. Duvergier de Hauranne, 1.

Troisième tour de scrutin : M. Marmier, 13 voix ; M. de Loménie, 7 ; M. About, 5 ; M. Roussel, 3.

Quatrième tour de scrutin : M. Marmier, 14 voix ; M. de Loménie, 7 ; M. Roussel, 4 ; M. About, 3.

Cinquième et dernier tour de scrutin : M. Marmier, 16 voix ; M. de Loménie, 6 ; M. Roussel, 4 ; M. About, 2.

Pour le fauteuil de M. le duc de Broglie, M. Duvergier de Hauranne a été élu au premier tour de scrutin par 21 voix contre 7 données à M. About.

La commission d'enseignement supérieur a décidé hier les questions de répression et de pénalité. Voici, d'après le Français, le système auquel elle s'est arrêtée :

1° Droit pour le conseil supérieur de décider si tel ou tel cours n'est pas de l'enseignement, et n'a pas, par suite, le droit de profiter des franchises de la loi ;

2° Poursuite de tous les délits de droit commun devant les tribunaux ordinaires ;

3° Interdiction temporaire du droit d'enseigner pour ceux qui auront été condamnés pour un délit.

La commission sur les observations de MM. de Broglie, Darcy, Thureau-Dangin, P. Captier, Prevost-Paradol, écarte toute autre juridiction disciplinaire et toute peine entraînant suspension ou suppression de l'établissement d'enseignement.

M. Guizot étant obligé de partir pour la campagne, les séances seront désormais présidées par M. Dumas. La commission n'a plus d'ailleurs qu'à déterminer les règles spéciales aux Facultés de médecine et arrêter la rédaction du projet.

M. Guizot a présenté mardi à l'Empereur les résolutions déjà adoptées par la commission. L'Empereur les a acceptées.

M. Mége, le nouveau ministre de l'instruction publique, s'est exprimé avant-hier, en recevant les professeurs des Facultés, dans des termes qui n'ont pas semblé, dit le Français, être très favorables à la liberté de l'enseignement. Il aurait déclaré qu'il ne considérait l'œuvre de la commission que comme un travail purement préparatoire, auquel il ne donnerait suite qu'après avoir consulté toutes les Facultés de l'Etat.

Le Journal de Paris croit savoir que la haute cour se réunira dans le courant du mois prochain. La Chambre de jugement sera présidée par M. Zangiacomi et siégerait à Blois, dans la salle des Etats.

La Patrie nous apprend que le général de Wimpffen est rentré le 12 à Oran, ramenant à un jour de distance les onze chefs des Doui-Menia, pris comme otages après la journée de l'Oued-Guir. Ces chefs ne seront renvoyés dans leur pays qu'après l'exécution des clauses du traité.

La cour de Prusse vient de prendre le deuil pour huit jours, à l'occasion de la mort de S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry.

Encore une lettre de M. Victor Hugo, l'infatigable épistolier. Celle-ci a été adressée au général Cluseret, qui en envoie la première copie au Rappel.

Le général Cluseret a reçu, à ce qu'il paraît, une mission des « travailleurs » en Amérique. M. Victor Hugo commence, cela va sans dire, par lui décocher un coup d'encensoir qui revient à l'envoyeur, c'est encore d'usage.

Après quoi, M. Victor Hugo, entre dans le vif de la question.

« L'avenir appartient désormais à deux hommes : l'homme qui pense et l'homme qui travaille.

« A vrai dire, ces deux hommes n'en font qu'un, car penser c'est travailler. »

« Je suis de ceux qui ont fait des classes souffrantes de la préoccupation de leur vie. Le sort de l'ouvrier, partout, en Amérique comme en Europe, m'a plus profondément attiré et même jusqu'à l'attendrissement. Il faut que les classes souffrantes deviennent les classes heureuses, et que l'homme, jusque à ce jour, a travaillé dans les ténèbres, travaille désormais dans la lumière. »

M. Victor Hugo n'aime pas moins l'Amérique que le « travailleur. » L'Amérique est pour lui « une patrie », mais une patrie qui aime de loin et qu'il se gardera d'aller habiter. L'Amérique fera bientôt peu d'attention à lui et à ses écrits ; elle a bien d'autres affaires.

M. Aubry-Foucault, lieutenant de la Gazette de France, qui vient de passer à Montreuil, a été, dit le Français, le plus vigoureux des coups d'Etat.

De valeur de chambre de M. de Genouilly, il était devenu d'abord gérant du bureau, puis gérant du journal royaliste. A force de rencontrer chez son maître des notabilités du parti, il avait fini par traiter avec eux de pair à compagnon.

Ainsi donc il disait sans prendre de ménagements : « J'ai rencontré Berryer ce matin. — J'ai dit ma façon de penser à La Rochejaquelein. — Il n'y avait qu'un nom devant lequel il fléchit volontiers la tête ; c'était celui de l'illustre auteur des Martyrs. »

« M. de Chateaubriand ! si je le connais ! mais sans aucun doute ! il m'a parlé deux fois. La première, c'était pour me dire :

« Aubry, tenez, mettez ma canne dans un coin. »

« Et la seconde ? »

« Ah ! la seconde, c'était pour me dire :

« Aubry, M. de Genouilly est-il chez lui ? »

« Et il ajoutait :

« Il n'en a pas dit autant à tout le monde. »

On lit dans la Gazette des tribunaux : « L'instruction relative à la fabrication des bombes destinées à servir dans un mouvement révolutionnaire, marche avec rapidité et paraît devoir toucher prochainement à son terme. De nouvelles arrestations viennent d'être opérées. Ce sont celles des nommés Grenier, Lerehand, Decker, Dorion, mécaniciens, et Rueffant, cordier. »

Grenier, qui passe pour un ouvrier très intelligent et très habile, est l'inventeur des bombes. Lerehand serait celui qui les avait commandées chez M. Lépet ; on a trouvé chez lui des outils qui ont servi à mettre la dernière main à ces engins de destruction, notamment des limes avec lesquelles il coupait les tubes en verre dans lesquels devait se placer le picrate de potasse ou toute autre substance explosive.

Quellant avait assisté aux conciliabules secrets dans lesquels on s'était entendu pour fixer définitivement la fabrication des bombes.

Quant à Decker et Dorion, des papiers saisis à leur domicile attesteraient leur participation active aux menées criminelles des trois autres prévenus.

M. Gagne a inventé un nouveau mot. On sait, avec quelle facilité le célèbre héros du 26 octobre fait des suppléments au Dictionnaire de l'Académie. A propos du plébiscite, M. Gagne a chanté la onctuosité ou puissance des oui.

« L'ONCTUOSITÉ OU PUISSANCE DES OUI. Les oui valent mieux que l'oui d'un suprême. A fait tomber le grand peuple-soldat. Son lit vibrant fut dit de Dieu même de s'être tout de suite en révolte. La onctuosité pousse la vie et l'âme. Aux peuples morts et après au rebâtir. Du monde, celui qui d'une seule flamme. La onctuosité est le coup du salut. Répond en chœur : Peuples, chantons le plébiscite. »

Veut-on savoir maintenant les opinions de M. Gagne relativement à l'acte du 8 mai ? L'empire, dit-il, en proclamant le plébiscite, est plus que libéral ou national ; il est l'empire républicain, ce qui vaut mieux que la république, ou plutôt la royauté publique. M. Gagne termine en demandant que sa lettre soit publiée dans le « généreux » Nain jaune.

On voit que l'auteur de l'Entente ne ménage pas les épithètes, on peut même dire qu'il en fait collection, probablement pour la plus grande gloire de la onctuosité et de la onctuosité d'un plébiscite.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

Le Nain jaune a, dit-on, reçu de M. Gagne une lettre dans laquelle il se déclare prêt à se dévouer à la cause de la onctuosité.

la victoire ! Il est sage, suivant la vieille maxime de savoir attendre. C'est vrai, toujours et surtout après les grandes batailles du sufrage universel. Un homme qui a commis plus d'une faute politique a donné l'année dernière un exemple utile à suivre, quand M. Jules Favre, au deuxième tour de scrutin fut élu en 1869, élu député de Paris, il adressa aux électeurs de la circonscription une lettre dans laquelle il déclarait qu'il saurait, dans l'accomplissement de son mandat, tenir compte des vœux de ceux qui avaient voté contre lui.

Il nous est permis de faire la comparaison du petit au grand ; le gouvernement ne doit-il pas aussi tenir compte des vœux de ceux qui ont voté contre lui ? Il le fera, nous n'en doutons pas, et l'on nous assure que le discours de l'Empereur saura ménager les vaincus du 8 Mai.

On commence à ne plus parler de la reconstitution du Cabinet ; chacun en a pris son parti. Il est évident pour tous, que les ministres actuels resteront en fonctions au moins jusqu'au début de la session prochaine ; on ne s'attend pas à ce qu'il surgisse pendant la discussion du budget d'incident assez grave, pour motiver le retrait d'un ou de plusieurs membres du Cabinet.

La loi sur la nomination des maires sera très prochainement envoyée à la Chambre ; c'est sur une promesse formelle à cet égard faite par M. Chevandier de Valdrôme à M. d'Andelarre que la réunion du Centre gauche a été ajournée.

On s'attendait pour aujourd'hui à une séance très-calmé ; le début en effet n'a été signalé par aucun incident ; je ne puis vous dire encore si la fin aura été aussi paisible, car on sait que depuis quelque temps c'est toujours au moment de se séparer que MM. les députés se montrent le plus disposés à s'emporter.

La Chambre a procédé d'abord à la nomination d'un vice-président en remplacement de M. Mége. Comme M. De Talhouët avait annoncé qu'il maintenait sa candidature, M. Josseau qui aurait eu toutes chances d'être nommé s'était déisté, et M. De Talhouët a été élu par 175 voix sur 191 votants. Un certain nombre de députés étaient retenus dans les commissions ; d'autres ou bien n'étaient pas arrivés ou bien étaient déjà partis pour aller se promener.

Après la nomination de M. Josseau, il y a eu une discussion sur la proposition de M. De Talhouët, tendant à ce que les propositions dirigées contre la presse, l'autre sur les actes de l'administration avant et pendant le plébiscite.

La scission de la gauche n'est pas encore un fait accompli, mais on s'attend à ce qu'elle s'opère dès la semaine prochaine. Le Comité de la rue de la Sourdière serait dressé.

Il vient de paraître sous le titre Administration de l'armée française, une

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix.

Paris, vendredi 20 mai.

On attend avec curiosité le discours que l'Empereur prononcera demain, parce que l'on est anxieux de savoir comment le gouvernement profitera de

passant : le loup, chassé par la faim, a quittés forêts pour gagner le bas-pays ; à peine, au haut des airs, un vautour planant lentement dans l'espace.

Plus de routes, aux heures de chasse-neige, sur ces plateaux glacés. A cent pas de distance, les poteaux indicateurs eux-mêmes ne se distinguent plus, au milieu de cette immensité où les détails disparaissent dans l'uniformité de l'ensemble. Barricadé dans sa maisonnette, le cantonnier agit la cloche de secours ; les tintements de l'airain expirent sans force dans l'atmosphère sans échos.

C'est en vain que le voyageur égaré appelle et crie à l'aide. Le vent emporte sa voix, et la neige l'étouffe dans sa gorge. Autour de lui, l'obstacle grandit, et chaque pas qu'il veut faire en avant l'enfonce davantage dans le tombeau qu'il se creuse à lui-même. A sa gauche, à sa droite, s'élèvent, et rétrécit de minute en minute le mur sinistre. Il s'agit en efforts désespérés ; la sueur qui coule de son front se durcit en glaçons sur ses joues ; une invincible torpeur commence à s'emparer de lui ; il veut avancer, franchir cette barrière que sa mollesse même rend infranchissable ; les forces lui manquent ; involontairement il cède à un sommeil pesant comme le sommeil de l'ivresse.

Soudain, un coup de vent, amoncelant la neige autour de sa tête, lui barre le passage. Comme un noyé, il élève et agite les bras dans une convulsion suprême, jette un dernier cri, et, s'affai-

sant lourdement sur lui-même, trouve en même temps sous ses pieds la mort, le lincoln et la tombe.

Mais déjà, quelques mois à peine écoulés sur le théâtre même de ces scènes lugubres, les prés verdoyants s'émaille de marguerites et de bluets ; sous le feuillage naissant des frênes et des fayards, dans les buissons d'aubépine en fleurs, les oiseaux secouent en chantant au soleil leurs ailes engourdis par l'hiver ; le râteau à la main, des troupes de faneuses, venues de la vallée, amoncellent le foin, que les chars attelés de deux bœufs transporteront demain à la grange.

Les seigles commencent à jaunir ; les troupeaux sont venus ranimer ce paysage dont les aspect grandioses offrent un saisissant contraste avec les garrigues où chantent les cigales sous un ciel de feu, et qu'il faut traverser pour venir de Nîmes au Vigan. Un air vif et frais circule à travers ses vallées, pleines de bruits étranges, où se précipitent à flots écumeux de retentissantes cataractes et où murmurent de clairs ruisseaux. Au spectacle de désolation qu'offrirait l'hiver dans ces ingrats climats a succédé un air de fête. Où languissait la mort, rayonne la vie ; d'autant plus intense qu'elle a été plus comprimée.

C'est sur ces sommets solitaires que Francis aimait à porter ses pas et à égarer ses rêveries. La ferme de son beau-père était située sur le versant oriental de ce mont Aigoual, à la cime duquel Cassini a construit un observatoire. Il

venait chasser la perdrix sur les cosses, le lièvre dans les ravins boisés où ce gibier pullule, et quelquefois le loup dans les grandes forêts.

Ainsi s'écoulait sa vie, sagement partagée entre les travaux sédentaires de sa profession et ces actifs et fortifiants plaisirs. Dans l'heureuse aisance qui lui assurait son métier, il voyait pour lui tous les besoins de l'existence matérielle largement satisfaits, en même temps qu'il trouvait dans son amour pour sa femme et pour son fils la satisfaction de leurs instincts de son cœur. Il avançait d'un pas léger dans la vie, comme un homme débarassé du fardeau qui alourdisait sa marche.

Il se sentait enfin à sa vraie place. Nature timide, caractère doux, un peu faible, il reconnut qu'il n'était pas fait pour ces orageuses batailles de la vie parisienne ou le plus loyal, le plus brave des combattants de la première heure n'est jamais certain de ne pas succomber à la fin épuisé et découragé.

Dans la région tempérée où il avait renfermé sa vie, il sentait s'épanouir en lui des facultés qui se seraient étouffées sous la zone torride. Il jouissait avec une volupté secrète de la considération qui l'entourait dans son humble sphère. Son regard satisfait ne s'égarait pas au-delà de son étroit horizon, et tout membra encore des tempêtes de l'Océan, se laissait doucement bercer dans sa petite barque sur le lac endormi.

Une seule pensée, le souvenir de Fer-

nant, mêlait quelque amertume à son bonheur. Depuis son retour à Anlès, il était resté sans nouvelles de lui. Les semaines, les mois, les années, s'étaient écoulés, sans qu'une seule lettre fût venue le renseigner sur le sort de l'aveugle voyageur. A quel port avait-il débarqué ? Dans quelle ville publique, dans quel empire du Nouveau-Monde s'était-il fixé ?

Les pressantes recommandations qu'il avait emportées lui avaient-elles procuré en Amérique les moyens d'existence que Paris lui refusait ? Hélas ! qui pouvait le savoir ? Qui pouvait même dire si sa traversée avait été heureuse ; s'il était arrivé sain et sauf ; si la tempête, la fièvre jaunie, si un des mille périls de ces lointains voyages, n'avait pas mis fin au même coup à ses débordements, à ses aspirations, à ses ambitions ?

Ce silence obstiné jetait le pauvre Francis dans d'amères angosses. A la pensée d'un dénoûment fatal, il sentait son cœur se serrer, par un retour naturel vers lui-même et vers Paris, modestement il avait trouvé tout à la fois le repos et le bonheur, il espérait qu'une sensation analogue le saisirait à l'arrivée de sa chambre d'hôte, au moment où il se voyait, une nuit d'hiver, la neige foncter ses vitres et le vent secouer ses volets.

(La suite au prochain numéro.)

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 22 MAI 1870.

49

LESTRAQUEURS

DE DOT

MM. A. DE PONTMARTIN ET FR. BÉCHARD

DEUXIÈME PARTIE.

III

Après avoir sur la montagne, un silence de mort. Il semble qu'une sourdine ait été mise à la tempête. Ses fureurs se déchinent sans bruit sur le tapis de la neige. Les arbres dépouillés, le ciel la terre se confondent dans une blancheur qui va s'assombriant à mesure qu'elle s'enfonce dans la lointaine brume de l'extrême horizon. Pas un oiseau, pas un